

L'architecture religieuse dans le Pays Basque français*

(Religious architecture in the French Basque Country)

Lambert, Elie

[BIBLID \[1136-6634\(1998\) 11:7-24\]](#)

Pour Elie Lambert, il existe une architecture religieuse commune par certains caractères à tout le Pays Basque continental depuis la fin du XVI^e siècle. Mais cette architecture comporte en même temps dans les trois provinces de Labourd, Basse-Navarre et Soule, des variantes régionales non moins nettement différenciées.

Elie Lamberten arabera, XVI. mendearen amaieratik ezaugarri komunak dituen arkitektura bat ageri zen Ipar Euskal Herri osoan. Nolanahi ere, arkitektura horretan eskualdeko aldaerak bereiz daitezke hiru probintzia horietan –Lapurdi, Nafarroa Beherea eta Zuberoa–.

Para Elie Lambert, desde finales del siglo XVI se da en todo el País Vasco continental una arquitectura religiosa de caracteres comunes. Arquitectura que, no obstante, posee en las tres provincias de Laburdí, Baja Navarra y Soule variantes regionales no menos diferenciables.

* *Annales du Midi*, 1952, n^o 18, p. 97-112.
Etudes Médiévales, 1956, II, p. 43-59.

L'expression la plus profonde, la plus belle et la plus noble de l'âme d'un peuple consiste dans son art religieux; et la forme majeure de celui-ci à toutes les grandes époques a toujours été l'architecture. Or, tandis que le Pays Basque français a vu jusqu'ici sa langue et, sa littérature, ses danses et ses chants populaires, ses traditions et son artisanat faire depuis assez longtemps déjà l'objet de recherches et d'enquêtes nombreuses et approfondies, son architecture religieuse n'a guère été jusqu'ici étudiée comme elle le mérite. Et pourtant ses églises, pour simples qu'elles soient, n'en sont pas moins belles, souvent, d'une beauté véritable, et en tout cas toujours émouvantes, car dans leur simplicité même, comme dans la diversité de leur architecture, elles participent intensément de la variété de ses provinces, elles apparaissent comme nées de son sol, elles font corps avec la noblesse de ses paysages, elles rendent vivante et concrète l'histoire de cette marche de France aux portes de l'Espagne, elles restent une durable création de la foi des générations humaines qui se succèdent, éphémères, dans ses plaines et sur ses collines, dans ses vallées et sur les flancs de ses montagnes aux lignes immuables.

Sans doute elles n'ont pas échappé à la compréhensive analyse d'un artiste comme Philippe Veyrin, qui a voué sa vie à nos provinces euskariennes, et l'architecte Charles-Henri Besnard leur a consacré jadis quelques pages dans son opuscule sur le *Pays Basque français*. Mais in n'y a guère que les intérieurs d'églises labourdines ou les clochers "trinitaires" de la Soule qui aient retenu jusqu'ici l'attention, parce que c'étaient là, en effet, les éléments les plus propres par leur singularité à paraître dès l'abord comme spécifiquement basques. On n'a fait encore aucun dénombrement méthodique des églises pourtant aussi nombreuses que diverses du Labourd, de la Basse Navarre et de la Soule, aucun véritable inventaire de leurs richesses d'art, aucune analyse archéologique de celles d'entre elles qui ont une valeur d'ancienneté, aucune monographie des plus importantes en dehors des pages que M. Pierre Dop a consacrées à Saint-Jean-de-Luz et à Sare. Il n'est pas possible dans ces conditions d'établir dès aujourd'hui un travail de solide synthèse sur cette architecture religieuse, et nous ne pouvons donc que nous borner pour l'instant à en apporter une étude très provisoire, avec un simple essai d'analyse de ses principaux caractères, en souhaitant que l'on trouve là du moins le point de départ et le premier programme d'une enquête aussi complète et aussi détaillée que possible.

Le fait essentiel dont il doit être avant tout tenu compte dans une enquête de cette sorte, et qui tient à l'histoire générale du Pays Basque Français, c'est que le XVI^e siècle a marqué dans cette histoire un véritable tournant, et qu'il y a lieu de distinguer par conséquent, pour bien étudier ses monuments, entre le Moyen-âge, époque de l'art roman et gothique, où il en saurait s'agir encore d'une architecture religieuse particulière aux provinces euskariennes, mais où cette architecture paraît avoir été au contraire de toutes pièces importée du dehors—et, l'époque moderne, celle de la Renaissance et de l'art classique, où les églises basques acquièrent désormais des caractères particuliers appartenant en propre soit à la plupart d'entre elles considérées dans leur ensemble, soit à certains groupes monumentaux assez nettement localisés.

L'organisation religieuse du Pays Basque français paraît avoir été au Moyen âge quelque peu attardée par rapport au reste du Sud-Ouest de la France comme aussi au Nord de l'Espagne; et, en outre elle est loin d'avoir été commune à ses trois provinces. Il comprenait principalement le diocèse de Bayonne limité du côté de l'Espagne par celui de Pampelune,

du côté des pays de langue gasconne par ceux de Dax et d'Oloron. Mais de ceux-ci releva, depuis une époque ancienne, une partie des régions de langue basque: le pays de Mixe en Basse-Navarre, avec Saint-Palais, dépendit depuis l'origine et jusqu'à la Révolution française de l'évêché de Dax, tandis que la Soule, avec Mauléon et Tardets, après avoir d'abord appartenu également au diocèse de Dax, fut rattachée à celui d'Oloron à partir de 1058, ce qui explique sans doute certaines particularités de son architecture religieuse dès le Moyen âge. Par contre, du côté de l'Espagne, le diocèse de Bayonne comprit jusqu'en 1566, en plus de son extension actuelle et par delà les limites du royaume de France, le Valcarlos jusqu'au col d'Ibañeta et toute la région du Baztan et de la Bidassoa jusqu'à Saint-Sébastien.

Or, tandis qu'en Gascogne et en Béarn, comme en Navarre, les institutions épiscopales et surtout monastiques sont assez bien connues depuis assez haut dans le XI^e siècle, il ne semble pas que la restauration de l'ancien évêché de Lapurdum ait été beaucoup antérieure au début du XII^e: d'après un document de 1058, c'est seulement vers cette date que l'évêque de Bazas, Raymond, aurait reçu mission de le restaurer avec son église; puis ce n'est guère que l'évêque Raymond de Martres, mort en 1125, qui paraît avoir entrepris avec l'aide des vicomtes de Labourd de relever de ses ruines l'oppidum gallo-romain jadis détruit par les Normands pour en faire la ville actuelle de Bayonne et y réédifier une cathédrale.

Dans le diocèse ainsi réorganisé sensiblement plus tard que ceux qui l'entouraient, la vie religieuse régulière ne fut pas non plus, et de longtemps, comparable à ce qu'elle était en Gascogne, en Béarn et en Navarre, où florissaient dès le XI^e siècle les importantes abbayes clunisiennes de Saint-Pierre de Sorde, de Saint-Sever Cap-de-Gascogne, de Sainte-Quiterie à Aire-sur-l'Adour, de Saint-Vincent de Luc, de San Salvador de Leyre, qui étaient alors autant de centres de culture monastique et de grands ateliers d'architecture. Il est significatif de constater que les Bénédictins n'ont jamais eu au Moyen-âge, dans le diocèse de Bayonne, une seule fondation, et après eux pas davantage les Cisterciens, qui en ont eu au contraire de nombreuses dans toutes les provinces environnantes. En 1179 encore, le III^e Concile de Latran excommuniait «les Basques et les Navarrais qui dévastent et ruinent tout à la manière des païens», ce qui nous prouve avec évidence que malgré tout, les progrès de la religion, dans l'ensemble des pays euskariens, ne devaient pas avoir été jusqu'alors bien rapides, depuis le temps où, aux environs de 1140, un texte bien connu et souvent cité, le V^e livre du *Codex Calixtinus* de Compostelle atteste comment on considérait dans la Chrétienté d'Occident ces populations, si pieuses aujourd'hui comme «une gent barbare entre toutes et semblable par ses vices et son impiété aux Gètes et aux Sarrasins», comme composée d'affreux païens, sauvages et cruels, sans foi ni loi, aux mœurs abominables, alors que la foi catholique élevait déjà en France les premiers grands monuments gothiques avec l'abbatiale de Saint-Denis ou la cathédrale de Sens, et venait d'achever en Espagne la magnifique basilique romane de Saint-Jacques de Galice.

Ce dernier texte fut écrit pour servir alors de guide aux pèlerins qui affluaient de plus en plus de toutes les régions de France et d'Europe vers les cols de l'extrémité occidentale de Pyrénées pour aller visiter à Compostelle le tombeau désormais universellement révérend de l'apôtre saint Jacques le Majeur: rédigé par le clerc poitevin Aymeri Picard de Parthenay le Vieux, qui fit lui-même vers ce moment le voyage de Galice en passant par Saint-Jean-Pied-de-Port, Roncevaux et Pampelune, en même temps qu'il nous donne des Basques

un portrait si peu flatteur, il nous fait précisément assister aux origines vers cette époque de l'organisation religieuse du Pays Basque français grâce à la vogue sans cesse croissante du pèlerinage de Compostelle. Si, en effet, les ordres religieux proprement dits n'ont guère fait sentir au diocèse de Bayonne leur influence civilisatrice jusqu'à une époque avancée au Moyen-Age, il n'en a pas été de même des ordres hospitaliers et des chanoines réguliers qui l'ont, à partir du XII^e siècle, pénétré de toutes parts pour y construire d'innombrables fondations pieuses destinées à accueillir les pèlerins de Saint-Jacques en garantissant leur sécurité; et c'est ainsi que, depuis ce moment, s'y sont édifiés un peu partout des monuments romans et gothiques de toute sorte et de toute importance, églises et prieurés, hôpitaux et commanderies, petits oratoires et chapelles funéraires, et jusqu'à de simples granges ou à d'élémentaires abris de montagne, tout le long des routes et des chemins qui conduisaient à Compostelle en convergeant de toutes parts vers les ports de Cize et l'hôpital général de Roncevaux.

Jusque vers la fin du XI^e et le début du XII^e siècle, le Pays Basque français paraît être demeuré comme isolé dans ses montagnes au milieu de la vie religieuse des régions environnantes, alors que déjà la noblesse béarnaise allait prendre part à la Guerre Sainte d'Espagne sous la bannière du roi d'Aragon, et que la plupart des pèlerins contournaient encore le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule pour suivre par Oloron la route du Somport et de Sainte-Christine. Vers le milieu du XII^e siècle, un changement complet se produit auquel nous fait justement assister le guide rédigé par Aymeri Picaud: l'évêque de Pampelune Sanche de la Rose fonde à Roncevaux, en 1132, pour les pèlerins un nouveau hôpital général qui, bénéficiant de la renommée de la légende de Roland, va supplanter bientôt celui de Sainte-Christine, et un nouvel ordre hospitalier est créé pour le desservir, qui organise dans le Pays Basque français, à Bonloc en Labourd, à Bidarray, à Saint-Jean le Vieux, à Bussunaritz, à Mocosail, à Saint-Michel en Basse-Navarre, à Ordiarp en Soule, pour n'en citer que les établissements les plus importants, tout un réseau de commanderies et d'hôpitaux sur le modèle de celui que venaient d'organiser en Béarn les Augustins de Sainte-Christine. Puis, à la suite de cet ordre local, on voit faire de même l'ordre né en Terre Sainte des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui devaient recueillir en 1315 la succession des Templiers et prendre successivement du nom de leur chef d'ordre l'appellation de chevaliers de Rhodes, puis de Malte: aux portes de Bayonne leur hôpital de Saint-Jean de Cap de Pont est mentionné en effet dès 1187, et ils s'établissent non loin des commanderies de Roncevaux, à Irissary, à Saint-Blaise d'Aphat-Ospital, à Lécumberry, à Béraute par exemple. Enfin les chanoines réguliers de Prémontré, qui étaient venus de la Case-Dieu en Gascogne pour fonder, vers la fin du XII^e siècle ou le début du XIII^e, les abbayes de Lahonce et d'Urdax, au diocèse de Bayonne, et, tout près du Pays de Mixe, celle d'Arthous au diocèse de Dax, essaient à leur tour de là pour établir vers les mêmes endroits eux aussi des routes du pèlerinage des prieurés comme ceux de Subernea en Labourd et de Pagolle en Soule, qui relevaient d'Arthous, d'Ispeure, de la Madeleine, d'Erreculus et de Behaune en Basse-Navarre, qui relevaient de Lahonce.

En dehors de la Cathédrale de Bayonne, c'est ainsi au pèlerinage de Compostelle qu'est due l'existence de la plupart des monuments romans et gothiques qui sont parvenus jusqu'à nous dans le Pays Basque français, et qui sont plus nombreux qu'on ne le croit d'habitude, quoiqu'ils ne représentent plus qu'une faible part de tout ceux qui ont existé jadis.

Nous avons montré ailleurs¹ le caractère exceptionnel de la cathédrale de Bayonne aussi bien dans sa beauté que dans les influences artistiques qui s'y révèlent. C'est aujourd'hui un monument entièrement gothique, qui comprend surtout deux parties principales de style un peu différent, représentant l'une et l'autre un art importé dans la région: les parties basses du chevet, avec son déambulatoire et ses chapelles rayonnantes, la double porte du croisillon sud et le cloître voisin, datent de la deuxième moitié du XII^e siècle et paraissent inspirés, comme les cathédrales espagnoles de Burgos et de Léon, par l'art des cathédrales de Soissons et de Reims en France de langue d'oïl; le reste de l'édifice, comprenant le croisillon nord, les parties hautes du chœur et du transept, et enfin la nef avec ses bas-côtés, lentement élevé du XIV^e au XVI^e siècle, s'apparente à son tour avec les cathédrales du Sud-Ouest de la France, comme celles de Bordeaux et de Bazas, construites en style gothique septentrional au temps des premiers papes d'Avignon. C'est au total une œuvre de premier ordre, mais qui ne doit bien certainement absolument rien au Pays Basque, et n'y a sans doute exercé aucun rayonnement artistique, pas plus qu'elle ne paraît avoir eu de rapport avec les autres monuments gothiques du diocèse.

Il serait important de connaître au juste ce que fut auparavant la cathédrale romane, aujourd'hui entièrement disparue, qu'elle avait remplacée et qui avait dû être commencée par l'évêque Raymond de Martres. Nous savons seulement que c'était déjà un monument assez important, comportant trois absides, un transept assez saillant et une nef relativement longue flanquée de bas-côtés; et nous savons aussi que tout au moins cette nef et ces bas-côtés n'avaient dû être achevés que vers l'extrême fin du XII^e ou le début du XIII^e siècle et étaient d'un art roman assez tardif. La cathédrale romane de Bayonne devait ressembler dans l'ensemble aux autres grandes églises romanes du pays gascon comme les cathédrales de Lescar et d'Oloron ou les abbayes de Sorde et d'Arthous.

Nous avons en tout cas conservé à Lahonce la seule importante église d'abbaye qui ait jamais existé au diocèse de Bayonne, en dehors de celle d'Urdax, aujourd'hui détruite, et qui s'élevait d'ailleurs en terre espagnole. D'une date elle aussi assez récente, l'extérieur de l'abside en est surtout bien conservé, et nous pouvons ainsi nous faire une idée de l'art roman tardif qui fut importé au Pays Basque français par les Prémontrés. Elle n'avait qu'une nef unique, d'ailleurs assez longue, comme celle d'Arthous; et, plus simple que cette dernière, elle se terminait vers l'est par une seule abside, sans transept. Une telle simplicité de plan paraît avoir caractérisé les autres monuments romans qui devaient leur origine, dans le diocèse de Bayonne, au pèlerinage de Compostelle, tandis que, dans celui d'Oloron, il semble que l'on ait plus volontiers construit des églises de plan plus ample, avec triple abside, transept parfois et bas-côtés flanquant la nef.

La plus importante église romane, encore aujourd'hui conservée, qui ait dû son existence au pèlerinage de Compostelle dans le diocèse de Bayonne est celle de Bidarray qui domine la vallée de la Nive dans un site admirable, car aucune autre ne subsiste des commanderies ou de principaux établissements ayant appartenu, en Labourd ou en Basse-Navarre, soit, comme celle-ci, aux Augustins de Roncevaux, soit aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou aux chanoines réguliers de Prémontré; et le site seul, non

1. Congrès Archéologique tenu à Bordeaux et Bayonne en 1939, Paris 1941, pp. 552-560.

moins bien choisi, de celle aujourd'hui détruite de Bonloc permet de supposer ce que pouvait être là jadis un monument sans doute comparable par ailleurs à l'église de Bidarray. Très remaniée au cours des âges et notamment en dernier lieu vers la fin du XIX^e siècle, celle-ci ne conserve guère de la construction romane primitive qu'une partie de son architecture extérieure, l'abside avec ses fenêtres et sa corniche à modillons, le bas des murs de la partie orientale de la nef, et un portail très simple qui pourrait avoir été remonté après coup à la façade occidentale actuelle. A l'origine, en effet, elle devait être assez sensiblement plus courte qu'aujourd'hui et n'a dû comporter d'abord qu'une nef unique terminée sans transept par une seule abside. C'était au total un édifice fort simple, mais d'excellentes proportions et construit dans une très belle matière.

Il a dû ainsi exister en Labourd et en Basse-Navarre un assez grand nombre d'églises romanes analogues ou plus modestes qui paraissent avoir été construites au XIII^e siècle. On conserve notamment la partie antérieure de la petite chapelle à nef unique terminée jadis en abside de l'ancienne commanderie que possédaient les Hospitaliers à Apat-Ospital près de Saint-Jean le Vieux: elle mesurait 19 mètres de longueur pour une largeur d'environ 10 mètres. A Saint-Jean le Vieux même, c'est le portail de la façade ouest et une partie des murs latéraux de la petite chapelle, restaurée en 1630 par un curé de la paroisse, d'un autre hôpital de pèlerins, qui a survécu à Harambels; près d'Ostabat, on voit encore à côté d'une maison qui conserve le nom significatif d'Ospitalia les restes d'une chapelle analogue sur plan rectangulaire; et tout près de là, à Soyharce, on peut reconnaître au ras du sol le bas des murs de l'abside et de la nef unique d'une autre chapelle ancienne de 17 mètres de long sur 7 mètres de large. Sans nul doute, on en trouverait encore un certain nombre d'autres semblables dans la région; et nous pouvons en tout cas nous faire ainsi une idée de tout ce que le pèlerinage de Saint-Jacques dut susciter jadis d'architecture romane dans le diocèse de Bayonne.

En Soule, soit par conséquent dans l'ancien diocèse d'Oloron, quelques monuments d'une relative importance ont dû également leur origine au Moyen âge à ce même pèlerinage; et l'on peut y constater dès l'époque romane des différences artistiques avec l'architecture religieuse en Labourd et Basse Navarre. C'est tout d'abord l'église d'Ordriarp, ancienne commanderie de Roncevaux dans un site aussi des plus pittoresques, à quelques kilomètres de Mauléon, qui a conservé son chevet à trois absides qui devait correspondre sans transept à une nef flanquée de bas côtés. A Saint-Engrâce, au cœur des montagnes qui avoient le pic d'Anie, l'église romane subsiste toute entière, également avec trois absides correspondant à une nef flanquée de bas-côtés sans transept; c'est une œuvre encore assez rude, malgré l'existence à l'intérieur d'une série de plusieurs chapiteaux sculptés à personnages, et dont l'origine demeure assez mystérieuse, car la tradition seule rapporte que cet ancien hôpital de pèlerins aurait appartenu d'abord à l'abbaye navarrais de Leyre. Enfin, sur la limite extrême aussi du Pays Basque, mais au contraire déjà dans la plaine, l'ancienne église de l'Hôpital Saint-Blaise, qui fut celle d'une commanderie des Augustins de Sainte-Christine, est un monument tout à fait exceptionnel sur le versant français des Pyrénées par son style hispano mauresque très pur qui prouve que ce fut certainement l'œuvre d'un architecte d'au delà des monts. Par son plan à nef unique très courte précédant un transept très saillant et un chevet à deux chapelles carrées flanquant l'abside principale, c'est d'ailleurs un excellent exemple de ce que pouvait être, à l'époque déjà de

l'art gothique, ces chapelles de commanderies des routes du pèlerinage de Saint-Jacques.

C'est l'influence de Roncevaux qui explique enfin l'existence en Basse-Navarre de toute une série d'églises d'un très pur style gothique apparenté par contre à celui de la France du Nord. A Roncevaux même, en effet, le roi Sanche le Fort avait fait construire dans ce style, vers les premières années du XII^e siècle, la magnifique collégiale Notre-Dame; et à côté de celle-ci une petite chapelle consacrée à saint Jacques demeure également une œuvre charmante de la même époque. C'est ce qui permet de comprendre l'existence à Saint-Jean-Pied-de-Port d'une belle et grande église, consacrée aussi à Notre-Dame, qui présentait avec la collégiale de Roncevaux de remarquables ressemblances avant une restauration fâcheuse qui a surélevé considérablement son triple vaisseau et lui a fait perdre ainsi ses proportions anciennes et, l'essentiel de sa beauté primitive. Et autour de Saint-Jean-Pied-de-Port d'autres monuments gothiques mériteraient également d'être étudiés malgré les restaurations modernes qui ont abîmé certains d'entre eux, et avant que la ruine et l'abandon ne fassent disparaître complètement les autres. Il y a ainsi à Uhart Cize une église, trop restaurée aujourd'hui, à une nef terminée par une belle abside. A la Madeleine, l'église actuelle conserve une partie des murs et des portes d'une chapelle gothique qui pouvait remonter au XIII^e ou au XIV^e siècles. Sur le territoire d'Ispeure, à l'entrée du défilé par où la Nive quitte le bassin de Saint-Jean entre les escarpements de l'Aradoy et du Jarra, on peut voir encore, dans une ferme qui porte le nom ancien, très suggestif, de Laustania, les restes importants de ce qui fut sans doute un établissement hospitalier au Moyen âge: des pans de mur s'y dressent où s'ouvrent encore au milieu de ronces la porte effondrée et une fenêtre latérale d'une petite chapelle de plan rectangulaire; il subsiste surtout là une grange d'assez grandes dimensions, en belles pierres d'appareil, qui a conservé à peu près intactes sa large porte ouverte au Midi, ses étroites meurtrières, ainsi que les fenêtres hautes de ses deux pignons, et sur un des petits côtés de laquelle on a curieusement adossé, vers le XVII^e siècle peut-être, la maison d'habitation de la ferme actuelle.

On voit par ce dénombrement provisoire et certainement très incomplet combien le Moyen Âge a construit de monuments romans et gothiques dans le Pays Basque français, et comment la plupart de ces monuments doivent, à partir surtout du XIII^e siècle, leur origine au pèlerinage de Compostelle et à l'équipement hospitalier des routes qui menaient à Saint-Jacques de Galice par les ports de Cize et par Roncevaux. Mais il ne saurait s'agir dans tout cela d'une architecture religieuse particulière aux provinces euskariennes; et il semble bien, au contraire, que ce soit précisément par toutes ces fondations, nombreuses et diverses, que la civilisation chrétienne et médiévale s'est progressivement introduite, du XII^e au XV^e siècle, dans une région qui avait du rester jusqu'alors, depuis les incursions musulmanes et normandes, assez en dehors de la vie religieuse générale de l'Europe occidentale. A partir de la période troublée du XVI^e siècle, les choses y ont pris désormais un tout autre caractère.

Le XVI^e siècle qui a vu le retour de l'Occident à l'antiquité classique, la Réforme et les Guerres de Religion, a marqué en effet un tournant décisif dans l'histoire des Provinces Basques en même temps qu'un rattachement plus net, du Labourd, de la Soule et de la Basse Navarre au royaume de France, ou plus exactement une séparation plus profonde entre ces trois provinces et les pays de langue euskarienne du versant méridional des Pyrénées. La plus grande partie du XVI^e siècle et le début du XVII^e y ont été d'abord une période

de crise profonde et de destructions de toutes sortes à laquelle a succédé progressivement une réorganisation complète, politique et religieuse d'abord, puis, par voie de conséquence, artistique, sous la direction ou le contrôle des autorités ecclésiastiques séculières et des représentants de l'administration française.

Pendant la première moitié du XVI^e siècle, la guerre extérieure et l'invasion étrangère ont désolé le pays. L'année 1523 a été à cet égard particulièrement désastreuse, les troupes du Prince d'Orange Philibert de Chalon s'étant alors avancées jusqu'à Bidache, pillant et détruisant tout sur leur passage, brûlant les églises et les abbayes, celles notamment des Bénédictins de Sorde et de Prémontrés d'Arthous près de Peyrehorade; et c'est à ce moment que la Basse Navarre, demeurant seule désormais dans la possession de la maison d'Albret, se sépare politiquement de la Navarre espagnole. Pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle, les guerres religieuses viennent s'ajouter au conflit latent ou déclaré avec l'Espagne. Philippe II en profite pour obtenir en 1566 du Pape Pie V l'amputation du diocèse de Bayonne, qui perd, au bénéfice de celui de Pampelune, le Val Carlos et les vallées de Baztan, de Lérin, de Lesaca et d'Oyarzun. En 1570, la fameuse expédition de Montgomery est particulièrement néfaste pour les monuments religieux du Pays Basque; outre la Bigorre et le Béarn, la Soule et la Basse Navarre sont ravagées par les Huguenots qui s'emparent de Mauléon et de Saint-Jean-Pied-de-Port et brûlent entre autres églises celles d'Ordarp et d'Ugange. Les troubles de la Ligue et les discordes civiles se prolongent jusqu'à la réunification du royaume de France par Henri IV. On sait enfin comment, durant la première moitié du XVII^e siècle encore, les guerres religieuses repriment, et comment c'est seulement en 1659 que la Paix des Pyrénées mit enfin un terme aux guerres avec l'Espagne.

La Contre-Réforme a donc dû s'accompagner dans le Pays Basque français d'une complète réorganisation de ses trois provinces tandis que leur séparation avec l'Espagne voisine s'accroissait jusque dans l'emploi de la langue officielle. En même temps que l'on reconstruit les églises et que la vie religieuse est reprise en main par le clergé séculier, on assiste dans toute la région à une transformation des institutions du pèlerinage de Compostelle qui connaît alors une nouvelle période de vogue et prospérité. Telle la chapelle de Saint-Jean le Vieux, refaite en 1630, les constructions médiévales qui devaient accueillir les pèlerins le long des routes sont restaurées, quand ce n'est pas —le plus souvent— entièrement réédifiées; et là, ceux qui font le pieux pèlerinage de Galice s'adressent désormais surtout aux autorités ecclésiastiques séculières, en même temps que, sous le patronage de celles-ci, les dévots de saint Jacques se groupent, dans la France entière en d'innombrables confréries. Enfin, là comme ailleurs, plus qu'ailleurs même sans doute, d'après ce que nous pouvons tout juste entrevoir aujourd'hui, la Contre-Réforme religieuse s'accompagne dans la vie populaire basque d'une réforme des mœurs: la fameuse répression de la sorcellerie en Labourd par le Conseiller Pierre de Lancre, en 1609, n'en est apparemment qu'un dernier épisode; et nous en verrons la conséquence jusque dans l'architecture des églises.

Tenant profondément désormais au terroir, cette architecture ne saurait manquer d'en exprimer les caractéristiques essentielles. Or la vieille division en diocèse n'allait pas sans correspondre à une différence fondamentale entre les deux parties extrêmes du pays: à l'Ouest, le Labourd, région de plaines et de collines moyennes qui a toujours conservé une solide unité est, de, par sa configuration géographique, tournée vers l'Atlantique et la basse vallée de l'Adour; à l'Est, la

Soule, tournée au contraire vers l'intérieur, confine seulement au Béarn par le Barétous et la moyenne vallée du Gave d'Oloron, et, ne connaissant guère de division qu'entre la Basse et la Haute Soule, s'élève rapidement vers les hautes régions montagneuses qui occupent une grande part de son territoire. Entre les deux, la Basse Navarre est une région de transition, beaucoup plus analogue à vrai dire au Labourd qu'à la Soule, et divisée entre plusieurs «Pays» distincts à tous égards: au Sud, le pays de Cize et le pays de Baïgorry, au relief très marqué et déjà de haute montagne aux abords des lignes de fautes qui forment en partie la frontière espagnole; au Nord, le pays de Mixe, qui touche au pays gascon et appartient d'ailleurs jusqu'au XIX^e siècle au diocèse de Dax; et, dans l'intervalle, le pays d'Ossès, le pays d'Arberoue et l'Ostabaret, régions de hauteurs moyennes déjà fortement accidentées.

Tout cela s'exprime admirablement dans l'architecture religieuse du Pays Basque français depuis le XVI^e siècle, comme au reste d'une façon générale dans toute son architecture. Le caractère primordial de ses églises, commun à ses trois provinces depuis la crise qui cimenterait l'union de celles-ci sous l'autorité de la couronne de France, c'est d'être dorénavant une architecture populaire et rurale. Ce caractère folklorique, pourrait-on presque dire, a depuis longtemps été noté pour définir certains éléments particuliers de l'art du Pays basque, la maison labourdine ou bas-navarraise, le mobilier, les motifs décoratifs de la sculpture sur pierre ou sur bois, les tombes de cimetières. On n'en a guère constaté l'importance dans son architecture considérée d'une façon générale, et dont ses églises depuis la fin du Moyen-âge représentent seulement la plus haute et la plus complète expression. On ne peut pas pourtant ne pas être frappé du caractère populaire de toute cette architecture, et par là même de son unité générale. Architecture religieuse, depuis les églises paroissiales les plus importantes jusqu'aux plus humbles oratoires d'un charme si poétique dont on voit partout éparses dans les campagnes, au bord des routes ou jusque sur de hauts sommets, les salles ouvertes, si petites qu'on les confond de loin avec de pauvres abris de bergers; architecture publique, dont les œuvres les plus marquantes par leurs dimensions sont les «trinquets» couverts où l'on peut jouer à la pelote même les jours de pluie; architecture privée, depuis les plus amples maisons urbaines et les plus riches demeures rurales jusqu'aux plus misérables de ces innombrables fermes qui s'égrènent à l'infini dans les campagnes: c'est partout la même technique constructive; ce sont partout les mêmes formes simples et les mêmes proportions harmonieuses dont la simplicité précisément fait l'harmonie. Et c'est là ce qui donne depuis le XVI^e siècle à l'architecture religieuse du Pays basque français à la fois son unité d'ensemble et son infinie diversité.

Il est en outre un principe général d'un autre ordre qui a commandé l'architecture de toutes les églises du Pays Basque français pendant cette période en leur imposant un caractère structural commun auquel on ne connaît pas d'exception dans ces trois provinces. C'est le principe de la séparation complète des hommes et des femmes pendant l'office. A cet effet, l'on voit partout aménagées des tribunes hautes auxquelles on accède directement du dehors par des escaliers extérieurs, et où les hommes prennent place à côté les uns des autres pour suivre de là l'office en y participant par leurs chants, tandis que les femmes se réunissent toutes ensembles en bas dans la nef. Ces tribunes n'apparaissent pas dans l'architecture religieuse du Pays basque français avant le XVI^e siècle, car c'est vers ce moment seulement que les églises médiévales encore existantes ont été remaniées

pour recevoir au dehors les escaliers droits qui en constituent l'accès direct. Il semble qu'elles doivent leur origine à l'imitation de thèmes architecturaux différents suivant les provinces, car elles y sont conçues, comme nous verrons, de façon différente. Mais le fait est que l'usage s'en est introduit dans les trois provinces à peu près simultanément. Peut-être, comme on l'a parfois supposé, faut-il voir dans cet usage une conséquence de la réforme générale par le clergé de mœurs populaires qui pouvaient susciter alors, comme au temps d'Aymeri Picaud, l'étonnement des gens venus d'ailleurs; et la répression de la sorcellerie vers cette époque n'aurait été qu'un cas particulier de cette réforme. On ne peut s'empêcher, en voyant ces tribunes toutes réservées aux hommes dans nos églises basques, de penser à celles qui étaient réservées aux femmes dans les mosquées et les synagogues de l'Espagne médiévale. Mais il n'y a là qu'une ressemblance apparente; et en réalité, c'est nous semble-t-il, dans les églises chrétiennes de la fin du Moyen âge que les architectes basques qui ont commencé d'en construire alors en ont trouvé les divers modèles, mais servant à vrai dire à d'autres fins, de telle sorte qu'ils se sont bornés à utiliser dans chacune des trois provinces des motifs architecturaux déjà existants, et d'ailleurs assez divers, pour en appliquer l'emploi dans toutes trois à une même et nouvel usage liturgique. Il en a été d'ailleurs également pour d'autres particularités qui caractérisent depuis le même temps les églises basques françaises dans deux au moins de ces provinces, et auxquelles elles doivent depuis lors dans chacune une originalité qui leur appartient en propre.

À cet égard, comme en toute chose, la différence fondamentale est celle qui se marque entre les deux provinces extrêmes du Labourd et de la Soule, la Basse Navarre formant entre les deux une certaine transition tout en rappelant beaucoup plus le Labourd. Les églises labourdines sont celles que l'on a le plus souvent décrites pour définir à peu près d'après elles seules l'architecture religieuse de tout Pays basque français. Elles présentent en effet certains caractères particuliers très typiques qui leur donnent un aspect original, mais que l'on ne retrouve guère à vrai dire dans les églises de la Soule.

Un de leurs caractères essentiel est qu'elles n'ont jamais qu'une seule nef, comme déjà à l'époque romane celles de Lahonce ou de Bidarray; et cette nef unique, couverte en charpente, forme une grande et longue salle dont les murs latéraux sont comme tapissés sur toute leur longueur de plusieurs étages de tribunes, trois le plus souvent ou même parfois quatre, qui en garnissent la stricte nudité. Il y a là un usage dont Pierre de Lancre constatait déjà l'existence en Labourd quand il vint y réprimer avec la brutalité que l'on sait les actes de sorcellerie que l'on attribuait aux Basques de cette province². Il nous paraît assez vraisemblable de rechercher l'origine de ces tribunes, strictement réservées aux hommes, dans une disposition qui existait antérieurement dans de nombreuses églises romanes, surtout le long des routes de pèlerinages: dans les provinces du Midi de la France en particulier, les bas-côtés de maintes églises, parfois même dans les édifices de dimension relativement peu importantes, étaient surmontés de tribunes voûtées où de nombreux fidèles pouvaient trouver place aux jours de grande affluente; et c'est de là, peut-être, que viendrait l'idée première de nos tribunes labourdines. S'il en est ainsi, on aurait à vrai dire beaucoup simplifié cette disposition

2. «Toutes les belles et grande églises sont composées de deux ou trois estages de galeries» (Tableau de l'Inconstance des Mauvais Anges et Démon, 1612)

romane en la transposant dans des monuments d'un caractère bien plus rustique et en l'y adaptant à une destination nouvelle: faute de bas-côtés accostant la nef, on se serait borné à accrocher en quelque sorte de longs balcons très peu profonds le long des murs latéraux d'un vaisseau unique, d'ailleurs non voûtés. Mais l'idée générale n'en est pas moins la même.

C'est en tout cas d'une manière analogue que nous expliquerons volontiers un autre caractère non moins typique des églises labourdines où l'on nous paraît avoir adapté de même aux usages basques une disposition qui existait antérieurement dans maintes églises romanes de pèlerinages avec une destination un peu différente, et en la simplifiant également, voire même en la transposant quelque peu, dans des édifices d'un caractère plus rustique. Nous voulons parler de la disposition du sanctuaire et de ses autels. Dans un chevet de plan variable, abside en hémicycle ou à pans, ou simple rectangle, et en général un peu plus étroit que la nef à laquelle il vient s'adjoindre presque toujours sans transept, le maître-autel est fortement surélevé, de telle sorte qu'une sacristie est logée en dessous, prenant accès par deux petits escaliers latéraux qui descendent comme vers une sorte de crypte de part et d'autre de la partie centrale du sanctuaire. En plus de maître-autel, qui apparaît devant un rétable monumental, deux ou quatre autels secondaires l'encadrent en général deux à deux, orientés de même et échelonnés par rapport à lui en hauteur comme en profondeur suivant une harmonieuse hiérarchie. Cette disposition du maître-autel et de la sacristie avec ses deux escaliers latéraux reproduit assez exactement celle du sanctuaire d'un très grand nombre d'églises romanes à reliques, où, comme encore aujourd'hui à Sainte-Radegonde de Poitiers par exemple, une crypte entourait un autel surélevé pour former autour de celui-ci et souvent d'une crypte centrale un déambulatoire inférieur prenant accès de même par deux escaliers latéraux: une similitude aussi remarquable donne beaucoup de vraisemblance à l'hypothèse d'après laquelle la disposition particulière du chevet des églises labourdines ne ferait que perpétuer une disposition romane ancienne dont on aurait oublié la signification première.

Les églises du Labourd sont caractérisées à l'extérieur, comme les maisons et en général les diverses constructions civiles de cette province, par un toit à deux pentes très douces recouvert de tuiles rondes où se marque avec évidence le caractère populaire et rural de toute l'architecture dans la région. Les murs, très simples, sont parfois en belle pierre d'appareil dans les monuments de quelque importance; mais ils sont fréquemment aussi en simple maçonnerie et crépis à la chaux comme dans les demeures particulières. Sans les clochers qui en précèdent la façade vers l'Ouest, il n'y aurait bien souvent, pas grande différence extérieure entre certaines églises labourdines et les maisons les plus importantes qui les entourent.

Ces clochers sont dans le Labourd d'une infinie variété. Parfois, dans les bourgs ou les grosses paroisses, ce sont de véritables tours qui forment un porche au milieu de la façade, car un porche est indispensable dans cette région littorale pour garantir du côté de l'Ouest contre le vent de mer et la pluie qui font souvent rage. Ce sont alors des tours fort simples, sur plan généralement carré, rarement octogonal, ou avec un étage octogonal surmontant une souche carrée, mais à peine plus haut que la faite de la nef, et toujours sans flèche de pierre. En général ce sont seulement des clochers-murs, en avant desquels le porche forme un appentis; et, beaucoup plus que les tours de façade, ces clochers-murs donnent par leur infinie variété un incomparable charme rustique aux égli-

ses labourdines; car il y en a de toutes les formes possibles, en triangle au sommet aigu ou obtus, en gable aux côtés incurvés de courbes plus ou moins sinueuses, ou bien en pignon fantaisiste où se combinent les courbes et les droites.

Les églises de la Soule contrastent de la façon la plus complète avec celles du Labourd, et attestent une toute autre conception architecturale. Du plus loin qu'on les aperçoit, on y sent entre les deux provinces une différence aussi fondamentale qu'en ce qui concerne les maisons rurales. Au lieu des toits à deux pentes formant un angle très obtus couvert en rouge tuile ronde du Labourd, ce sont des toits très hauts et très aigus couverts de lames d'ardoise noire. Les clochers-murs de façade couronnés de trois pointes où l'on s'accorde à reconnaître un symbole trinitaire, et comme on en voit encore un grand nombre dans la Moyenne et dans la Basse Soule depuis Aussurucq et Sauguis jusqu'à Undurein et Charitte de Bas en passant par Mendy, Gotein, Mauléon, Viodos et Abense de Bas, sont faits pour venir s'appliquer contre les pignons aigus des nefs. Et le contraste entre les murs très bas de celle-ci et la hauteur de combles depuis les corniches latérales jusqu'au faite est saisissant.

La structure intérieure de ces églises n'est pas moins différente de celle des églises labourdines. Au lieu d'une nef unique assez large, une nef principale relativement étroite est souvent accostée d'un seul bas-côté dont elle est séparée par de grands arcs portant sur une ou deux colonnes rondes. Les tribunes sont disposées non pas en galeries superposées tout au long du nef, mais en formant un étage de plusieurs rangées de sièges qui occupe seulement le revers de la façade dans la nef principale et avance davantage vers l'est dans le collatéral. On y accède du dehors par des escaliers droits extérieurs; en outre à l'endroit où se termine vers l'Est la tribune supplémentaire du collatéral, un petit escalier intérieur permet aux hommes de descendre communiquer ou au prêtre de monter en chaire pendant l'office. Ici, ce n'est pas dans les églises romanes de pèlerinage que l'on nous semble avoir trouvé l'idée de cet aménagement intérieur des églises souletines; c'est bien plutôt dans les églises monastiques de la fin du Moyen âge où, en France ou en Espagne, les religieux occupaient souvent au revers de la façade principale un chœur formant tribune au-dessus du grand portail.

Quant aux églises de la Basse-Navarre, elles sont, à l'image de cette province, intermédiaires entre celles de la Soule et celles du Labourd, mais en ressemblant, beaucoup plus à ces dernières; et il en est là encore de même pour l'architecture religieuse que pour l'architecture civile. L'inclinaison des toits y est semblable à celle qui caractérise les églises labourdines, en contraste absolu par conséquent avec ce que l'on trouve en Soule. De même pour l'aménagement intérieur

où la disposition du sanctuaire et la hiérarchie des autels rappelle souvent le Labourd. Cependant les tribunes y sont disposées souvent comme en Soule, au revers de la façade occidentale. Au total, ce qui caractérise le plus l'architecture de cette province, c'est son extrême variété, due sans doute au morcellement des «pays» dont elle se compose, beaucoup plus accentué qu'en Soule et surtout qu'en Labourd.

Pour diverses raisons dont la principale est sans doute cette variété, l'architecture de la Basse Navarre a été jusqu'ici beaucoup moins étudiée que celle du reste du Pays basque français. C'est dans cette province surtout qu'un recensement méthodique et complet de monuments et de leur décor intérieur reste à faire. On ne peut que souhaiter qu'un recensement de cette sorte soit le plus tôt possible entrepris dans l'ensemble des trois provinces, en partant de recherches méthodiques à effectuer modestement, mais soigneusement, dans chaque province. La conclusion ne saurait manquer d'en être qu'il existe une architecture religieuse commune par certains caractères à tout le Pays basque français depuis la fin du XVI^e siècle, mais que cette architecture comporte en même temps des variantes régionales non moins nettement différenciées.

Cette architecture religieuse propre du Pays basque français y est devenue à tel point traditionnelle et populaire qu'on s'y est même appliqué à donner après coup un caractère basque aux monuments encore conservés au Moyen âge qui n'en avaient point à l'origine. C'est ainsi qu'à l'Hôpital Saint-Blaise on avait ajouté pour accéder à des tribunes aménagées pour les hommes depuis la fin de l'époque médiévale des escaliers droits extérieurs qui y marquaient l'empreinte euskarienne à la frontière même du pays gascon, et qu'une restauration moderne a fait disparaître sans aucune raison; à Lahonce, par contre, la fantaisie d'un curé peut-être d'origine souletine a récemment enjolivé la façade d'une ancienne abbatale de Prémontrés en y surmontant un portail roman d'un clocher-mur trinitaire dont le type est de surcroît complètement étranger à la région; à Bidarray, c'est tout un aménagement intérieur de la nef et du sanctuaire à la manière labourdine, mais dans un étrange style néo-gothique, qui a transformé dans les dernières années du XIX^e siècle l'important oratoire d'une commanderie de Roncevaux. Inversement, à Saint-Jean d'Anglet, tout près de Bayonne, sur la limite du Labourd, et à Chéraute en Soule, dans un faubourg de Mauléon, on a tout récemment tâché de s'inspirer avec des moyens d'expression modernes de la tradition régionale pour édifier de toutes pièces des églises nouvelles. Ce sont là surtout des preuves de la vitalité jusqu'à nos jours d'une architecture populaire basque qui a déjà derrière elle une tradition séculaire, et dont il serait naturel de continuer à s'inspirer.